

Zeitschrift: Schweizerische Zeitschrift für Geschichte = Revue suisse d'histoire = Rivista storica svizzera

Herausgeber: Schweizerische Gesellschaft für Geschichte

Band: 43 (1993)

Heft: 1: Osteuropa = Europe de l'Est

Artikel: La perestroïka : du poids des mots à la portée des actes

Autor: Hammer, Michel

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-81093>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 06.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

La perestroïka: du poids des mots à la portée des actes

Michel Hammer

Zusammenfassung

P. Veyne betont, dass die Konzepte eines der grösseren Probleme der Geschichte bilden. Dies ist der Ausgangspunkt einer Beschäftigung mit etymologischen Parametern und semantischen Itinerarien. Für den Historiker ist die konzeptionelle Rigorosität eine Herausforderung und eine permanente Notwendigkeit. Gorbatschows Politik bietet diesbezüglich ein interessantes Untersuchungsfeld. «Perestroïka» ist mit «Glasnost» ein emblematischer Begriff erster Ordnung. Es gibt wenige Begriffe, von denen eine derartige Kraft auf weite Kreise ausgegangen ist. Obwohl Gorbatschow den Begriff immer wieder verwendet hat, ist es ihm nie gelungen, ihn so genau zu definieren wie etwa die Begriffe Demokratie, Sozialismus, Leninismus. Zum Teil ist Gorbatschows Scheitern in der begrifflichen Ungenauigkeit begründet. Die in den Reden zu beobachtende Inkohärenz spiegelt die den grossen Zielsetzungen innewohnenden Konfusionen speziell im wirtschaftlichen, juristischen und ethnischen Bereich. Die Verehrung, die Gorbatschow im Ausland geniesst, steht im starken Gegensatz zur Unpopularität im eigenen Land. Die Studie versucht, die Ursachen für die Faszination zu ergründen, die der letzte Präsident der UdSSR auf den Westen ausgeübt hat.

«Il y a le nom et la chose; le nom, c'est une voix qui remerque et signifie la chose; le nom, ce n'est pas une partie de la chose ny de la substance, c'est une piece estrangere jointe à la chose, et hors d'elle.»

Montaigne, *Essais*, Livre II, Chap. XVI,
«De la gloire», Paris, Flammarion, 1979, p. 282

Idéalement parlant, l'historien devrait concilier l'ironie, le doute et le scepticisme. L'ironie (dans son acception grecque) parce que la question est l'acte inaugural de tout savoir; le doute comme garant de la faculté

critique et du dynamisme de la pensée; le scepticisme dans la mesure où l'observation importe plus que tout jugement catégorique.

A ces dispositions de l'esprit devraient s'ajouter le doigté sémantique et la rigueur conceptuelle si l'on veut se rappeler ce truisme: l'histoire a l'avantage et l'infirmité d'employer le langage courant. Nous travaillons sur des sujets dont beaucoup de monde, sinon tout un chacun, pensent savoir quelque chose.

Par nécessité de nature, la politique est aussi un discours et sur la scène politique, les mots sont parfois plus déterminants que les actes. Ils ont le pouvoir de séduire ou d'effrayer, de rassurer ou de menacer. Invitant à l'action ou conviant à la passivité, fanatisant ou anesthésiant, ils apparaissent d'autant plus redoutables que leur signification est ambiguë et multiple.

Indispensable à l'action, la parole peut aussi en tenir lieu. Une phraséologie équivoque peut être l'alibi d'ambitions dévoyées, l'étendard derrière lequel s'abrite une imposture. Quelques formules emblématiques sont susceptibles de contenir et de lancer tout un projet politique. Il n'est pas rare que la timidité ou l'incohérence des réalisations soient le reflet du flou conceptuel originel.

Lorsque l'incertitude affecte la terminologie, la production historique connaît l'un de ses pires dévoiements. Sous l'effet de gloses oiseuses, les concepts perdent en clarté ce qu'ils gagnent en audience et la parole se dégrade en bavardage.

La stricte attention aux mots permet d'observer des infléchissements parfois décisifs et de percevoir en profondeur l'amorce et l'annonce de mutations fondamentales dès lors que l'historien, au-delà des métastases, ambitionne de déceler les sédiments provenant des périodes d'incubation, pour utiliser une métaphore médicale.

En Chine, dans les premières années de la république populaire, la modernisation est désignée dans les déclarations officielles et dans la presse par le terme *jin-dai-hua*. Il implique une modernisation enracinée dans l'histoire récente et fondée sur des précédents connus.

A partir de 1955–1956, lorsque le gouvernement de Pékin a songé à une forme originale de développement, le terme *xian-dai-hua*¹ s'est graduellement imposé dans le sens d'une récusation de tout paradigme. Logomachie ou simple question de nuance, dira-t-on. Pas du tout: l'enjeu de ce glissement sémantique est éminemment révélateur puisqu'il préfigure la

1 Cf. *Esprit*, décembre 1971, l'étude suggestive de Zamada Keiji, p. 867–899.

détérioration des relations sino-soviétiques et la lutte entre visionnaires et réalistes autour du projet de «grand bond en avant». Par une sorte de volontarisme impatient qui se veut un défi² au primat de la science et de la technique, Mao Zedong entend rompre avec les priorités économiques du modèle soviétique pour bâtir un socialisme en harmonie, paradoxalement, avec le dénuement et le génie des capacités inventives de la Chine «cette page blanche où l'on pourra inscrire les mots les plus neufs et les plus beaux»³. Remodeler la terre de Chine, refaire l'homme chinois, écrire un poème inouï. Chaque terme requiert ici la vigilance du regard critique.

Le débat sur la modernisation contient en germe l'une des crises les plus graves que le régime de Pékin ait eu à affronter.

En restant dans la perspective sémantique et en modifiant un peu l'angle d'approche, il n'est pas sans intérêt de retracer l'itinéraire d'une expression devenue célèbre à l'époque de Gorbatchev, celle de maison commune (européenne). En novembre 1981, lors d'une visite à Bonn, L. Brejnev accepte une réduction unilatérale des engins soviétiques à moyenne portée en Europe sous réserve d'un moratoire sur les Pershing et les missiles de croisière. Il souligne que la RFA et l'URSS vivent dans la maison européenne commune⁴; cette formule incrimine en filigrane la présence américaine sur le vieux continent. Lorsqu'il emploie la même image devant le Parlement britannique en décembre 1984⁵, Gorbatchev lui donne une connotation similaire. Cependant, au fil des années et sous l'effet de l'évolution positive du dialogue soviéto-américain, cette formule dessine de plus en plus les contours d'une zone d'adhésion commune aux vertus du dialogue et de la compréhension mutuelle. Une large frange de l'intelligentsia russe entend renouer avec ses racines européennes. Pourtant, à la périphérie de l'URSS, d'Alma-Ata à Bakou en passant par Frounze, Douchanbe, Tachkent, nombreux sont ceux qui ne voient dans l'expression qu'un slogan trompeur et inapproprié. Pour eux, musulmans d'origine turque ou persane, l'Europe ne saurait être le point d'ancrage d'un renouveau économique et encore moins culturel⁶.

Au-delà de cet aspect surgit la question du maintien d'une entité multinationale et pluriethnique, même si les courants sécessionnistes et les aspirations autonomistes n'ont jamais eu dans le Sud musulman l'ampleur

2 Cf. la lettre ouverte du maréchal Peng Dehuai à Mao, en juillet 1959. Voir S. Leys: *Les habits neufs du président Mao*, Paris, Champ libre, 1971, p. 257-264.

3 Mao Zedong: *Œuvres Complètes*, cité par S. Leys, *op. cit.*, p. 33.

4 *Frankfurter Allgemeine Zeitung*, 24 novembre 1981; *Pravda*, 24 novembre 1981.

5 *Guardian*, 16 décembre 1984; *Pravda*, 16 décembre 1984.

6 Colloque des historiens du Sud musulman. Tachkent (octobre 1990). V. Rachidov, 20 octobre 1990, correspondance personnelle.

atteinte dans les pays baltes. Il a fallu plus de quatre ans à Gorbatchev pour se pénétrer de l'importance de la redéfinition des niveaux de compétence entre le pouvoir central et les républiques, clarification juridique sans laquelle toute réforme économique digne de ce nom était vouée à l'échec. Le traité de l'Union destiné à redistribuer les prérogatives n'a jamais dépassé l'état d'ébauche.

Laozi affirme: «Lorsque les mots qui inspirent l'action sont incorrects ou entachés d'ambiguïté, c'est l'échec qui s'avance sur le chemin.»⁷

Dans le *Dictateur*, Chaplin a inventé un sabir destiné à imiter les vociférations d'Hitler. Exemple caricatural de la problématique: le charabia et les *borborygmes* sont chargés d'un sens mais celui-ci se situe hors de toute logique sémantique.

Quel que soit l'avenir politique de Gorbatchev, son nom restera associé au concept de *perestroïka*, l'un des termes emblématiques avec *glasnost*⁸ et *ouskorenïe* (accélération) de la politique engagée dès 1985. *Ouskorenïe* disparaît toutefois – en l'absence de véritable mouvement, il ne peut y avoir d'accélération – à partir du plénum du Comité central de janvier 1987, au profit quasi exclusif de *perestroïka*.

Dans l'histoire du XX^e siècle, peu de mots ont exercé un tel pouvoir de séduction et conquis une audience aussi vaste au point de déborder largement l'horizon politique et le cadre soviétique, et d'investir de manière parfois saugrenue, le domaine de la publicité pour aboutir à n'être plus qu'un slogan, un mot qui frappe (*Schlagwort*), comme le dit la langue allemande.

De nombreuses inexactitudes ont entouré la traduction et la diffusion de ce terme qui figure déjà dans les dictionnaires de la fin du règne de Pierre le Grand. En faveur auprès des libéraux et de certains révolutionnaires russes de la seconde partie du XIX^e siècle, il revient fréquemment, par exemple, chez Bakounine et Nikolaï Ogarev dans les travaux rédigés en collaboration avec Herzen⁹. A l'époque de Staline, on le trouve couramment dans les documents de nature administrative et dans les décrets du

7 Needham, J.: *Science and Civilisation in China*, Cambridge, t. II, 1956, p. 312.

8 Transparence en est une traduction spéceuse; il vaudrait mieux dire ouverture, publicité, au sens de faire connaître. Dans le programme du décabriste Troubetskoi (décembre 1825), le 14^e point était «*glasnost* des tribunaux» (au sens strict). I. Aksakov (1823–1886), secrétaire puis directeur du comité slave de bienfaisance de Moscou, utilise abondamment ce mot. Il désire que la «cause slave» ne soit plus uniquement une préoccupation académique, mais qu'elle parvienne à toucher «l'opinion publique» (*Polnoe sobranie sochinenii* I. S. Aksakova, t. I–VII, Moscou, 1886).

9 Pour ce registre linguistique, cf. M. Niqueux: *Vocabulaire de la perestroïka*, Paris, Editions Universitaires, 1990, p. 152–159.

Comité central; ainsi, en 1930, est-il question de la «*perestroïka* de la vie quotidienne»¹⁰.

Au gré des points de repère, remarquons encore qu'A. Sakharov lui donne un sens plus incisif en souhaitant une *perestroïka* progressive du système étatique fondée sur la liberté intellectuelle. Sous Andropov, dans les textes et discours du printemps 1983, le terme apparaît sans susciter d'exégèse particulière, pas davantage lorsque Gorbatchev lui-même, responsable de l'idéologie sous Tchernenko, l'utilise à propos de la «formation professionnelle et des méthodes de gestion économique»¹¹. Devenu secrétaire général, Gorbatchev l'emploie d'abord à l'infinitif (*perestroïvat rabotou*¹², transformer le travail). Dès le milieu de 1986, le substantif dépourvu de complément de nom gagne en notoriété et avec le temps, acquiert droit de cité planétaire, étant adopté aussi bien par les milieux des Nations unies qu'au siège de l'OTAN, au Département d'Etat qu'au Foreign Office.

Au lendemain de l'épisode du 19 août 1991, Kohl enjoint les successeurs de Gorbatchev de ne pas «dilapider l'héritage de la *perestroïka*»¹³. Pour sa part, Mitterrand déclare: «j'ai constamment demandé une aide réelle et plus forte pour que la *perestroïka* puisse réussir»¹⁴.

Ce mot, Gorbatchev l'a prononcé à d'innombrables reprises sans parvenir à dissiper l'impression que d'une définition à l'autre, des filaments de contradiction venaient s'insinuer.

A force de le décortiquer à l'occasion de longs discours devant le Comité central¹⁵, les kolkhoziens¹⁶, les dirigeants des mass media, des établissements idéologiques et des unions artistiques¹⁷, lors de rencontres avec des personnalités de la science et de la culture¹⁸, il finit presque par le vider de sa substance. Dans son livre, *Perestroïka, Vues neuves sur notre pays et le monde*, en dépit d'un luxe de périphrases et de métaphores, le désir de clarifier aboutit à une tautologie¹⁹.

10 *Pravda*, 29 mai 1930. Cité par M. Niqueux: *op. cit.*, p. 153.

11 *Pravda*, 11 décembre 1984.

12 *Pravda*, 12 avril 1985.

13 *Frankfurter Allgemeine Zeitung*, 20 août 1991.

14 *Libération*, 22 août 1991.

15 *Sur les tâches du parti concernant la restructuration radicale de la gestion de l'économie*, 25 et 26 juin 1987, Moscou, Novosti, 1987. *Sur la politique nationale du parti à l'heure actuelle*, 19 septembre 1989, Moscou, Novosti, 1989.

16 *Le potentiel de la coopération au service de la restructuration*, 23 mars 1988, Moscou, Novosti, 1988.

17 *La démocratisation pour un visage nouveau du socialisme*, 7 mai 1988, Moscou, Novosti, 1988.

18 *Accroître le potentiel intellectuel de la perestroïka*, 6 janvier 1989, Moscou, Novosti, 1988.

19 Paris, Flammarion, 1987, p. 43 à 47 surtout.

A Khabarovsk, en juillet 1986, Gorbatchev assimile la *perestroïka* à une révolution, prenant le contre-pied d'une déclaration antérieure²⁰. En visite à Cracovie, en juillet 1988, il n'hésite pas à déclarer que la *perestroïka* est la «seconde révolution mondiale»²¹, idée reprise en janvier 1989²².

La traduction la plus satisfaisante est donnée par l'examen rigoureux de l'étymologie.

Perestroïka est dérivé du verbe *perestroït* composé lui-même de construire (*stroït*) et du préfixe *pere*, équivalant en français à «à nouveau» ou encore «de nouveau», en gardant à l'esprit l'importance de la nuance. Quant au suffixe *ka*, il signale simplement un processus ou un achèvement. À l'évidence, la meilleure traduction est donc reconstruction, transformation, réorganisation, refonte, remise en chantier, suivi d'un complément de nom sous peine d'exprimer un *flatus vocis*. Soulignons-le: dans son acception absolue, le mot n'a pas de sens; et c'est pourtant sous cette forme qu'il s'impose partout. Le recours au grec *metanoïa* (conversion de l'âme par le repentir) que proposait le bulletin *Glasnost*²³, est trop raffiné pour ne pas aboutir à une signification spécieuse.

Pour comprendre l'onde de résonance extraordinaire de la *perestroïka* (ainsi fautivement désignée sur le plan grammatical), il est impératif de se souvenir qu'elle se pose en s'opposant à *Zastoï* (stagnation, marasme, immobilisme), autre signe de ralliement lexicologique des «gorbatcheviens». Remplacé parfois par *stagnatsia*, ce concept désigne toute la période de Brejnev: ainsi près de 20 années de l'histoire de l'URSS sont enfermées dans un carcan taxinomique. Tout se passe comme si la séquence chronologique envisagée ne comportait que des aspects négatifs et méritait une condamnation sans appel.

Ce versant un peu abrupt s'accompagne pourtant d'une prise de conscience à la fois audacieuse et courageuse. Gorbatchev rompt avec la vision idyllique du devenir de la société soviétique: fi de l'utopie et de l'uchronie, dans leur sens strictement étymologique. La crise ronge la société soviétique, c'est elle qui exige une restructuration.

Ici aussi, l'éclairage sémantique est révélateur. Drapé étroitement dans un revêtement éthique, le concept de crise n'a longtemps été admis que dans le cadre du capitalisme. «Le régime socialiste ne connaît ni crise économique, ni chômage, ni misère»²⁴. C'est en 1928 qu'on a parlé pour la dernière fois de crise en URSS²⁵: Staline évoquait alors la crise de la récolte

20 *Pravda*, 5 février 1986.

21 *Frankfurter Allgemeine Zeitung*, 20 juillet 1988.

22 *Pravda*, 7 janvier 1989.

23 *Glasnost*, n° 15, 1988, p. 8.

24 *Petit Dictionnaire Politique*, Moscou, 1973, p. 241, cité par M. Niqueux: *op. cit.*, p. 65.

25 Indépendamment des tensions avec la Hongrie (1956), la Tchécoslovaquie (1968) puis la Pologne dès 1980.

de blé. En 1978, le livre publié par le Parti communiste français, *L'URSS et nous*²⁶, décèle des «phénomènes» de crise en URSS. Cette appréciation dénuée de toute agressivité est ressentie comme une pure calomnie dans un article de la revue du Comité central du PCUS *Kommounist* rédigé par F. Bourlatsky et E. Ambartsoumov, devenus par la suite de fervents adeptes de la *perestroïka*.

En 1987, la *perestroïka* est désignée comme le moyen d'arracher le pays à son état de «pré-crise» (*predkrizisnoe sostoïanie*). Le préfixe reflète les pesanteurs encore vivaces des interdits idéologiques. En mai 1989, Gorbatchev franchit le pas; le mot crise est prononcé²⁷; en juin, il est au cœur d'une résolution du Congrès des députés du peuple²⁸. Le dogme est transgressé puis bientôt anéanti. «Nous avons cessé d'avoir peur de ce mot. C'est la crise de ce modèle de socialisme, dont le passé depuis le communisme de guerre, le totalitarisme stalinien et le système de commandement administratif de Brejnev, nous a légué l'héritage»²⁹, déclare F. Bourlatsky.

Il est opportun de bien examiner la terminologie. Crise transcrit le mot grec *Krizis* dont l'infinitif du verbe veut dire séparer, distinguer, de là choisir, décider, trancher et par suite juger, résoudre, interpréter. Pour le substantif, la signification la plus proche du sens courant se trouve chez Hippocrate et dans la tradition médicale: la phase décisive d'une maladie, le moment périlleux et vertigineux où l'on pourra évaluer les chances de guérison et les risques d'une issue fatale. Dans le vocabulaire historico-politique, la crise évoque une remise en cause, un ébranlement. L'adjectif critique appartient à la même famille avec son large éventail sémantique. Quant à critère, il est ce au nom de quoi un jugement est porté; à partir de quoi s'opère la critique; au fond, la règle pour discerner le vrai du faux.

La perception de la crise comporte la perte des critères mais aussi, par le moyen de l'esprit critique (absence de préjugés, liberté de jugement), la redécouverte de fondements fermes et efficaces, donc la réappropriation de critères. C'est le pari et la tâche de Gorbatchev.

De même que *perestroïka*, *zastoi* n'est en rien un néologisme: il apparaît couramment au XIX^e siècle pour incriminer l'état de la société.

Le Dictionnaire d'Ojegov le rend par retard nuisible au développement et donne comme exemple dans l'édition de 1960 «la stagnation de l'industrie dans les pays du capital», ces cinq derniers mots disparaissant dans la 9^e édition de 1972³⁰.

26 Cf. l'analyse de V. Kovalenko in M. Niqueux: *op. cit.*, p. 65-67.

27 *Izvestia*, 31 mai 1989.

28 *Pravda*, 25 juin 1989.

29 *Literatournaïa gazeta*, 14 juin 1989.

30 M. Niqueux: *op. cit.*, p. 222-223.

A la fin des années 1960, les dissidents posent le diagnostic de la stagnation de l'économie et de la société soviétique. Du vivant de Brejnev, l'économiste Aganbeguian, qui a joué un rôle important dès 1985-1986 dans les tentatives de réforme, redoute, dans les colonnes de la *Pravda*³¹, les méfaits de la stagnation.

Quant à Gorbatchev, il prononce officiellement ce mot pour la première fois dans son rapport au XXVII^e Congrès³² et en suggère une définition: «époque de possibilités manquées préjudiciable à la société et au socialisme dans son ensemble». Les causes du phénomène résultant, selon la terminologie du secrétaire général, du système de commandement administratif, de la bureaucratie et des mécanismes de freinage (*mekhanizm tormojenia*) qu'il définit ainsi dans ces quelques lignes qui pourraient figurer dans une anthologie de verbiage: «résistance aux transformations progressistes susceptibles de mettre en évidence et d'utiliser les avantages du socialisme. Les racines de ce freinage résident dans les sérieuses insuffisances du fonctionnement des institutions de la démocratie socialiste, dans les orientations surannées et parfois inadéquates aux réalités politiques et théoriques, dans le mécanisme de direction conservateur»³³.

En substance, Gorbatchev entend remédier à ces défauts par l'activation du facteur humain, l'accélération, la réforme économique radicale, la *perestroïka* prise globalement. Dès lors, celle-ci sanctionne et consacre une rupture, l'entrée dans une ère nouvelle, dans un temps dense et sacré porteur de grands événements – «la *perestroïka* constitue un modèle pour toute l'humanité»³⁴ – par opposition au temps profane, frappé d'inanité, englué dans le dérisoire et l'anodin. C'est aussi un acte de foi et une déclaration d'allégeance: «s'opposer à la *perestroïka* revient à proclamer publiquement que l'on est partisan de la corruption, que l'on s'oppose à l'égalité sociale et à la justice»³⁵. «De la réussite de la *perestroïka* dépend l'avenir du socialisme et l'avenir de la paix; ces enjeux sont trop élevés pour tergiverser.»³⁶

A l'extérieur de l'URSS, le couple lexical issu de l'association/identification Gorbatchev/*perestroïka* va exercer une véritable fascination dont la magie verbale est partie intégrante. Les thuriféraires s'avancent:

«Ce qui joue un grand rôle dans le charisme de Gorbatchev, c'est que grâce à la radio et à la télévision, il est constamment présent dans les foyers soviétiques,

31 *Pravda*, 25 février 1982.

32 *Pravda*, 25 avril 1986.

33 *Pravda*, 28 janvier 1987.

34 *Les Nouvelles de Moscou*, n° 50, 8 décembre 1989.

35 F. Yakovlev, in *Izvestia*, 30 novembre 1987.

36 M. Gorbatchev: *op. cit.*, p. 76.

notamment au cours de ses voyages. Sa voix riche, chaude et assurée, que l'émotion rend parfois voilée passe bien à la radio. Mais c'est à la télévision qu'il est irrésistible, spectaculaire. Le téléspectateur se fixe de manière quasi obligatoire sur son visage, sur la grande tache de naissance rosâtre³⁷, qui orne son crâne chauve et descend vers son front. C'est là son grand atout sur le plan physique. Après que le regard s'est longtemps fixé sur cette tache, l'œil descend et se concentre sur le visage expressif, où se reflètent ses émotions. Le contact prolongé que son regard maintient avec le public est également efficace. Et puis, il y a les mouvements spectaculaires des mains qui tantôt soulignent un point, tantôt expriment la force, l'impuissance ou la résignation. Il peut être sérieux, ou chaleureux mais n'apparaît que rarement tendu. Même lorsqu'il participe à une émission officielle de TV, il semble totalement à l'aise devant la caméra.»³⁸

«Gorbatchev est le pionnier d'une nouvelle voie qui mettra en valeur tout ce que le socialisme a accumulé de positif au cours de ces soixante-dix années.»³⁹ L'écrivain américain Joyce Carol Oates a «l'intime certitude que Gorbatchev est une personne d'une intégrité hors pair, plus grande que nature peut-être»⁴⁰; un militant pacifiste n'hésite pas à le comparer à Jésus⁴¹.

Dans la richesse de son contenu sémantique, fasciner veut dire séduire, charmer mais aussi leurrer, comme si le regard était entraîné non vers la réalité mais vers ce qu'elle dissimule. Etre fasciné, en un sens ultime, pourrait constituer le comble de la distraction. S'il ne conduit pas à cette extrémité, le discours de Gorbatchev n'en parle pas moins à l'imaginaire, ouvre un espace symbolique, engendre des projections et des passions et globalement l'approbation sinon l'enthousiasme de l'Europe et des Etats-Unis à l'idée d'un ralliement progressif au paradigme occidental et des possibilités d'abolir la guerre froide. On en vient à évoquer davantage «l'effet Gorbatchev»⁴², la façon dont ses faits et gestes sont répercutés au-dehors que les résultats concrets de son entreprise. Le retentissement extérieur de la scène intérieure apparaît comme un versant consubstantiel au nouveau cours.

«L'irrésistible ascension de Gorbatchev dans les sondages avait commencé beaucoup plus fortement que n'importe où ailleurs en Allemagne, dans une Allemagne douloureusement anti-communiste, plus sensible que quiconque à la menace nucléaire et aux espérances que portait avec lui un réformateur qui parlait de «maison commune» ... Chaque déplacement à l'étranger du numéro un soviétique était un événement médiatique écrasant tous les autres. Le voyage

37 Il s'agit d'un angiome.

38 D. Murarka: *Gorbatchev*, Paris, Ramsay, 1987, p. 239-240.

39 L. Marcou dans les *Nouvelles de Moscou*, 23 octobre 1988.

40 Cité par Françoise Thome: *Le moment Gorbatchev*, Paris, Hachette, 1991, p. 7.

41 F. Thome: *ibid.*

42 *Esprit*, mai 1987, p. 21-36.

à New-York en 1988 fut dans le genre un paroxysme ... Plus tard il se produisait à la Sorbonne devant l'intelligentsia parisienne; elle lui pardonna tout: l'ennui d'un interminable discours trop marqué par la langue de bois; la dérobade quand on lui demanda de se prononcer sur les événements de la place Tienanmen. Il devint pour les grands de ce monde, un faire-valoir et l'objet d'une sorte de compétition: on voulait non seulement lui téléphoner, le voir, mais le recevoir et si possible montrer qu'on avait aussi avec lui des rapports d'ordre privé.»⁴³

Les médias occidentaux saluent des projets de loi novateurs sans en évaluer le suivi, c'est-à-dire les décrets d'application susceptibles d'en diminuer la portée ou même de les annuler.

En l'espèce, le charisme suscite des remords. Au moment du putsch d'août 1991, le quai d'Orsay estime «qu'il est temps pour l'Occident de faire son examen de conscience»⁴⁴, qu'une dette morale a été contractée envers le père de la *perestroïka*. A l'inverse, sur un ton polémique, F. Thome en dénonce le leurre et voit dans la nouvelle politique une réorientation du parasitisme socialiste: «La *perestroïka* est une tentative d'associer la communauté internationale à la tâche d'entretenir, de nourrir, de financer et d'équiper l'URSS.»⁴⁵

Il est cependant indéniable qu'entre 1982 et 1985, le ton et les prémices ont changé. Gorbatchev est conscient qu'il faut réduire les coûts de la puissance pour se consacrer à la réforme intérieure. Il pressent que la jeune génération soviétique est lasse de la confrontation et qu'elle ne conçoit pas deux mondes mais un seul univers pour ce qui touche à la culture, à la communication, à la technique, à la consommation. Dans ses proclamations d'intention, la «nouvelle pensée» donne la priorité aux valeurs universelles, à l'humanisme, au dialogue et à la coopération au sein de la communauté internationale. Socialisme humain, Etat de droit, désarmement, économie de marché, démonopolisation sont quelques-uns des principes censés remodeler la société et façonner la nouvelle donne des relations internationales.

Indépendamment de son narcissisme invétéré et de sa vanité, l'un des drames de Gorbatchev, qui explique son échec, réside dans l'imprécision verbale et le flou conceptuel qui ont marqué pratiquement chacune de ses démarches, chacune de ses initiatives tout au moins en politique intérieure. Ce manque de rigueur et de consistance, quand ce n'est pas l'incohérence du discours, sont le reflet d'une pensée hésitante et de la confusion qui imprègne le dessein général. La preuve de la compétence est apportée

43 *Le Monde*, 26 décembre 1991 (analyse de Claire Tréan).

44 Propos de R. Dumas, cf. *Le Monde*, 22 août 1991.

45 F. Thome: *op. cit.*, p. 285.

par le succès et non par la profusion des déclarations sur les fins poursuivies.

Lorsqu'on prend la peine de lire la totalité de ses écrits, discours, conférences de presse, interventions diverses et après avoir mis sur le compte de la spontanéité et de l'impulsivité la part qui leur revient, on se trouve en présence d'un foisonnement verbal, d'un manque de densité conceptuelle et de netteté de la vision. La presse internationale, au demeurant fort indulgente à son égard, finit par s'en convaincre notamment lors du sommet américano-soviétique de juin 1990⁴⁶.

Les mots bolchévisme, socialisme, communisme, marxisme, léninisme se bousculent à hue et à dia⁴⁷, alors que pour la crédibilité du locuteur, chacun de ces concepts exigerait une approche différenciée. De la démocratie, il fait un usage immodéré et vague, en particulier dans son rapport pour le 70^e anniversaire de la révolution, comme s'il s'agissait d'en conjurer la charge subversive⁴⁸. Au léninisme, Gorbatchev emprunte certains thèmes – les méfaits de la bureaucratie, le souci du pragmatisme, mais aussi certains accents de l'époque de la NEP; les autres paramètres en sont édulcorés, bien qu'il désigne Lénine comme étant «la source idéologique de la *perestroïka*»⁴⁹. Comme s'il cherchait à se retrancher derrière une autorité indiscutable, Gorbatchev mentionne souvent Lénine pour la forme. Il lui arrive fréquemment d'imiter ses phrases construites sur le mode alternatif (*ili* [ou] ... *ili* [ou])⁵⁰, les passages qu'il en cite ne viennent qu'à l'appui de sa propre démonstration et n'ont en général qu'un caractère ponctuel. Tout l'aspect visionnaire, messianique et schismatique se trouve complètement occulté; le sens profond du traité de Brest-Litovsk semble lui échapper⁵¹.

«Aussi longtemps que capitalisme et socialisme demeurent, nous ne pouvons vivre en paix. L'un ou l'autre doit vaincre à la fin et l'absoute sera chantée soit sur la république soviétique soit sur le capitalisme mondial. C'est une pause dans la guerre».⁵²

Dans l'optique léniniste, la coexistence est envisagée fondamentalement comme une lutte avec des degrés dans l'acuité conflictuelle et des périodes de pause, de relâchement momentané.

46 *New York Times*, 4 juin 1990. *Washington Post*, 4 juin 1990. *Frankfurter Allgemeine Zeitung*, 4 juin 1990. *Le Monde*, 5 juin 1990.

47 *Pravda*, 25 Juin 1987, 7 mai 1988 (entre autres).

48 *Pravda*, 8 Novembre 1987.

49 M. Gorbatchev: *op. cit.*, p. 29–31.

50 *Pravda*, 16 mars 1990.

51 M. Gorbatchev: *op. cit.*, p. 69.

52 Lénine: «Discours aux activistes du parti de la région de Moscou», 6 décembre 1920, *op. cit.*, t. 42, p. 76.

Abandonnant la logique de confrontation entre deux camps, Gorbatchev abjure le point de vue de classe dans les relations internationales et renonce ainsi à ce qui constitue l'essence du léninisme. Au nom de la sauvegarde de l'humanité, il entend bannir les dogmes idéologiques pour ouvrir la voie au pluralisme économique et culturel. Pourquoi dès lors recourir au concept de léninisme substantiellement mutilé?

D'autres exemples de ce type de dérive soulignent l'absence de stratégie globale: le mot socialisme en fournit un autre indice. La nouvelle politique désire développer toutes les virtualités du socialisme pour en faire un modèle attrayant pour le monde capitaliste «répondant aux réalités de la fin du XX^e siècle et du début du XXI^e»⁵³.

Figurant dans le préambule de la Constitution de 1977, le terme de socialisme développé est conservé par Gorbatchev dans le nouveau programme du parti adopté lors du XXVII^e Congrès en 1986⁵⁴, puis dénoncé dès octobre 1988 comme étant en contradiction avec la réalité⁵⁵.

Parallèlement aux méandres du discours officiel, un débat intense se développe sur la nature du socialisme à l'ère de la *perestroïka*. Dans un grand article théorique⁵⁶ où dominant sa lourde insistance didactique et son goût pour les circonlocutions, Gorbatchev évoque un nouveau visage du socialisme, «non seulement humain mais aussi démocratique»⁵⁷. Après l'énoncé de cet axiome, il poursuit en proposant qu'au terme de la correction de certaines déformations de l'organisation sociale, le pouvoir s'engage dans la phase de réfection (*peredelka*) de l'édifice, allant des fondations économiques jusqu'à la superstructure. Le socialisme ainsi régénéré deviendrait «partie intégrante de la civilisation, vecteur et défenseur des idéaux et des valeurs démocratiques et humaines universelles»⁵⁸.

L'introduction de ce nouveau concept – *peredelka* – ne clarifie pas le débat mais en filigrane de toutes les contributions théoriques apparaît la nécessité d'évaluer la notion de société civile. En janvier 1987, lors du plénum du Comité central, il est question de restaurer l'esprit civique, de rétablir la société civile, tâche qui s'inscrit parmi les priorités de la *perestroïka*. Deux termes sont employés concurremment: la société des citoyens (*grajdanskoe obchtchestvo*) et le corps social (*obchtchestvennost*), remplacés ensuite officiellement par société civile socialiste⁵⁹.

53 Propos d'A. Medvedev, responsable de l'idéologie au bureau politique depuis octobre 1988, in *Pravda*, 22 avril 1989.

54 *Pravda*, 26 février 1986.

55 A. Medvedev, in *Pravda*, 5 octobre 1988.

56 *Pravda*, 26 novembre 1989.

57 *Pravda*, 26 novembre 1989.

58 *Pravda*, 26 novembre 1989.

59 *Pravda*, 8 octobre 1989, analyse d'A. Boutenko.

Au-delà des sinuosités de forme se pose la question de fond. Le politique, sous l'effet de son ouverture au domaine public, implique un droit de regard et de participation des citoyens. Il suppose l'octroi de responsabilités plus grandes, la concurrence entre les idées en même temps qu'une érosion du pouvoir discrétionnaire du régime. La difficulté consiste à trouver un équilibre entre le maintien du monopartisme et l'éveil que comporte l'accès à l'indépendance de jugement et à la liberté de comparer. Celle-ci ouvre à l'esprit des possibilités en encourageant une certaine efflorescence et, le cas échéant, une propension à la contestation.

Il doit y avoir un pluralisme d'opinions. Mais dont la tendance serve à défendre et à renforcer la ligne de la *perestroïka*, la cause du socialisme.»⁶⁰

La société civile telle que la conçoit Gorbatchev n'a pas le même contenu qu'en Occident: le territoire qu'il lui réserve est limité par son refus de «dépolitiser les administrations de l'Etat, l'armée, les organisations judiciaires»⁶¹. Quand le choix ne peut s'inscrire que dans la sphère d'un choix déjà arrêté, les conditions d'une définition de la démocratie ne sont pas remplies. Aucun pouvoir n'est prévu pour arrêter le pouvoir⁶².

Obstinément attaché au centralisme, il n'a pas su satisfaire les revendications centrifuges; les forces qu'il a libérées par l'octroi d'une certaine liberté de parole l'ont dépassé et finalement submergé. Désireux de régénérer le système soviétique, il l'a vu peu à peu se désagréger et chaque fois qu'il imaginait une parade pour y remédier, il ne faisait en réalité qu'introduire un nouveau gène létal dans l'organisme.

Au fond, Gorbatchev n'avait ni la formation ni l'expérience, ni surtout les capacités intellectuelles et la subtilité d'esprit exigées pour se lancer dans une entreprise de refonte radicale de l'URSS. Le préalable à toute réforme en profondeur résidait dans la prise en compte du fait national et de ses nombreuses et complexes implications. Une clarification juridique de la redéfinition des compétences entre le centre et les républiques s'imposait d'urgence.

Gorbatchev ne l'a vu que trop tardivement. En 1988 à Tachkent, il déclare toujours que «l'amitié entre nos peuples est le plus grand acquis de la révolution d'octobre et du socialisme»⁶³. En réalité, la symbiose ethnique n'a pas eu les résultats escomptés; la xénophobie à l'égard du voisin et du Russe apparaît au grand jour. Le sentiment national a davantage de

60 Propos de Gorbatchev, *Pravda*, 25 septembre 1988.

61 *Pravda*, 3 juillet 1990.

62 M. Molnar: *La démocratie se lève à l'Est. Société civile et communisme en Europe de l'Est: Pologne et Hongrie*, Paris, PUF, p. 29.

63 *Discours devant le Comité central d'Ouzbekistan*, Moscou, Novosti, p. 13.

vertus mobilisatrices que le rassemblement autour du parti et des exhortations de son secrétaire général. De proche en proche, les aspirations autonomistes et les courants sécessionnistes gagnent en audience.

A l'automne 1990, par exemple, sur fond de marasme économique, une grave crise constitutionnelle s'engage entre le Kremlin soucieux de voir appliquées ses lois dans l'ensemble du pays et les républiques aspirant à une souveraineté sans cesse élargie. Ainsi les parlementaires russes décident-ils que les lois fédérales soviétiques pourront être suspendues si elles enfreignent la souveraineté de la Russie, mesure englobant les décrets de Gorbatchev sur le passage à l'économie de marché⁶⁴.

A la même époque, dans le cadre de leur projet de constitution pour la fédération de Russie, les députés ne parlent à aucun moment de l'Union soviétique. Ils entendent se doter d'une autorité plénière y compris dans les domaines de l'émission monétaire et de la défense.

A défaut de les éradiquer, un traité aurait pu prévenir l'acuité de ces litiges. Or, en la matière, tous les textes que Gorbatchev a cru pouvoir faire avaliser comportaient trop de lacunes et d'imprécisions⁶⁵. L'enjeu de la dispute autour de la supériorité des lois était capital. S'efforçant de mettre de la raison dans le désordre ou dans la violence, la loi est une action décisive qui veut anticiper sur le futur. Se donner des lois, c'est se détourner de ce que l'on est pour devenir autre. Tirailé entre un dogmatisme feutré et un réformisme velléitaire, Gorbatchev n'a pas su conduire la *perestroïka* de l'armature juridique et constitutionnelle de l'URSS.

De plus, il a manqué de clairvoyance dans la désignation de son entourage, si l'on songe à la promotion, fin 1990, de Ianaev et Pavlov, que l'on retrouve à la tête des putschistes le 19 août 1991.

«Ce n'est pas une chose de peu d'importance pour un prince que le choix de ses ministres, qui sont bons ou mauvais selon qu'il est plus ou moins sage lui-même. Aussi, quand on veut apprécier sa capacité, c'est d'abord par les personnes qui l'entourent que l'on en juge. Si elles sont habiles et fidèles, on présume toujours qu'il est sage lui-même, puisqu'il a su discerner leur habileté et s'assurer de leur fidélité; mais on pense tout autrement si ces personnes ne sont point telles, et le choix qu'il en a fait ayant dû être sa première opération, l'erreur qu'il y a commise est d'un très fâcheux augure...»⁶⁶

L'ouverture des esprits, des urnes, des prisons, des églises – conquêtes inestimables en valeur intrinsèque – n'a pas pu faire oublier, aux yeux de la population, les promesses non tenues matérialisées par l'aggravation de la

64 *Pravda*, 26 octobre 1990. *Izvestia*, 25, 26 octobre 1990.

65 *Pravda*, 19 octobre 1991.

66 N. Machiavel: *Le Prince*, Paris, Gallimard, 1962, p. 159-161.

pénurie. En matière économique, le bilan de la *perestroïka* est accablant pour ses inspirateurs. Un abîme sépare la rhétorique des réalisations concrètes. A la fin de l'année 1990 déjà, les rapports du FMI, de la Banque mondiale, de l'OCDE et de la BERD (Banque européenne de reconstruction et de développement) attestent qu'il n'y a à Moscou ni projet cohérent de réforme économique, ni autorité apte à la mettre en œuvre.

En décrétant la décentralisation de l'économie, Gorbatchev n'avait apparemment pas la moindre idée sur la façon d'améliorer le rendement des fermes et des usines, pas davantage sur la fixation des prix, sur la réforme de la loi sur les entreprises ou sur la politique monétaire. Pour l'entreprise privée, il ne paraît pas se douter qu'elle implique au préalable une refonte de tous les rouages commerciaux.

Il a lancé des réformes sans en concevoir les moyens ni les mesures d'accompagnement. Au début de l'année 1991, tous les indicateurs de l'économie sont défavorables: chute du revenu national, recul de la production industrielle, baisse de la productivité, hausse sensible du taux d'inflation. Sur le plan commercial, les échanges avec l'étranger accusent une nette contraction. Paradoxalement ce n'est pas à la planification centralisée qu'il faut attribuer l'accélération de l'effondrement de l'économie soviétique, mais aux velléités de réforme de la *perestroïka*. Bien que Gorbatchev ait voulu radicalement modifier l'organisation économique de la «stagnation», il ne lui a trouvé aucune solution de rechange.

D'une manière générale, Gorbatchev n'a pas compris la nature véritable de l'URSS, à savoir un ensemble réuni et maintenu dans une certaine mesure par la coercition et non une fédération basée sur des valeurs et des intérêts communs. Le dernier président soviétique était sans doute sincère dans son souci de modernisation mais il ne possédait pas les qualités intellectuelles de sa sincérité. Ce qui a provoqué le scepticisme et le désenchantement, ce sont sa versatilité et ses perpétuelles hésitations. En répondant aux questions des journalistes, Gorbatchev ponctuait ses propos d'innombrables «il faut se déterminer»⁶⁷, véritable tic de langage ou reprise phatique comme s'il voulait exorciser son incapacité à décider.

Ni les morts de Tbilissi ou de Bakou, ni la répression des Baltes, ni les scènes de pénurie, n'y firent rien: pratiquement jusqu'au dernier moment la magie de la *perestroïka* a opéré.

Depuis la première proclamation d'indépendance, celle de la Lituanie en mars 1990, Gorbatchev a eu, en la matière, un comportement encore

⁶⁷ *Washington Post*, 19 mai 1988 (entretien avec les journalistes); conférence de presse à Krasnoïarsk, *Pravda*, 13 septembre 1988.

plus contradictoire que dans d'autres domaines. Les principes démocratiques dont il se réclame, d'une part, l'obligent à admettre son corollaire sur le plan «national»: le droit des peuples à l'autodétermination. Aussi avait-il dû concéder la nullité des accords Molotov–von Ribbentrop. D'autre part, il multiplie les obstacles à l'application de ces mêmes principes. Les négociations promises aux Baltes n'ont jamais dépassé le stade d'entretiens préliminaires. Les seules actions concrètes du pouvoir central sont les interventions périodiques et souvent sanglantes de l'armée et des troupes du ministère de l'intérieur.

Pourtant, Gorbatchev n'y serait pour rien, il n'en aurait rien su: la faute en incomberait au KGB ou à ses adversaires. Le politique à l'échelon le plus élevé doit répondre de ses actes. Ignorance ou erreur d'appréciation, la gravité est de même ampleur; c'est la capacité d'assumer la responsabilité qui est en jeu. A défaut, c'est l'impéritie qui domine. Mais dans l'esprit des dirigeants occidentaux et de l'opinion publique, il convenait de toujours soutenir Gorbatchev qui, en ouvrant le mur de Berlin et en lâchant les «apparatchiks» des pays satellites, avait changé la face du monde⁶⁸.

L'analyse présente un contraste saisissant avec la perception interne du phénomène *perestroïka*. Donnons-en deux exemples. En décembre 1990, les quelques deux mille députés du peuple sont réunis au Kremlin en congrès. Une élue de la république de Tchetcheno-Ingouchie dans le Caucase du Nord demande la démission de Gorbatchev. Saji Oumalotova, communiste orthodoxe de 37 ans, membre du groupe Soyouz, l'interpelle dans les termes suivants:

«... Vous avez conduit le pays à la destruction, à l'effondrement, à la faim, au froid, au sang. Vous n'avez pas le droit moral de diriger le pays. Le peuple vous a cru et vous a suivi mais il s'est lourdement trompé. Le pays n'a pas de maître. Encensé par l'Occident, vous négligez vos responsabilités. Nous sommes profondément humiliés par les aumônes que vous allez réclamer en Occident.»⁶⁹

Et cette appréciation venant d'un porte-parole d'un groupe inter-républicain d'historiens libéraux travaillant dans les Instituts rattachés à l'Académie des Sciences:

«Pour vous en Occident, Gorbatchev est l'archange de la paix, un démocrate habile et sincère. Pour nous, il est d'abord à l'origine de l'incroyable chaos qui sévit ici et le grand responsable des massacres de Tbilissi (avril 1989), Bakou (janvier 1990), Vilnius (janvier 1991). C'est un personnage obstiné, autoritaire et menaçant dès qu'on lui résiste; dépourvu de légitimité, n'ayant jamais affronté le suffrage universel. Par son refus du droit des peuples à disposer d'eux-mêmes, il apparaît comme un homme archaïque et brouillon. Qui peut

68 Ce qui est vrai; on peut alors parler de l'impact positif ou vertical de l'effet Gorbatchev.

69 *Izvestia*, 17 et 18 décembre 1990. *Pravda*, 18 décembre 1990.

croire sérieusement que l'échec de la *perestroïka*, comme il l'affirme, nuirait à l'humanité entière? La politique des Bush, Kohl, Mitterrand consistant à faire pression sur la Lituanie pour le ménager, ne pas le gêner, est une aberration. Il faut aider Gorbatchev, répètent-ils inlassablement. Mais pour quoi faire, dans quel but? Il y a maintenant plus de six ans qu'il possède des pouvoirs étendus et la finalité de son entreprise demeure une énigme.»⁷⁰

Jusqu'à la création de la communauté des Etats indépendants (décembre 1991) – «la plus grande erreur des années de la *perestroïka*»⁷¹ – l'aura du schème Gorbatchev/*perestroïka* enveloppe la vie politique. L'intégration de l'énoncé linguistique à l'intérieur du mythe et l'osmose de l'image et du tissu verbal se réalisent. Rétrécie aux dimensions d'un combat engagé par l'élément cathartique contre des forces délétères, la scène politique devenue liturgie se résume en une succession de plénum, congrès, sessions, élections présentés à chaque fois comme décisifs. L'orchestration médiatique qui en est faite et sa dérive (imputable aux médias et aux dirigeants occidentaux) donnent une vision tronquée et schématique de la réalité des enjeux.

Pour différencier les libéraux occidentalistes regroupés autour de la revue *Ogoniok* des conservateurs néo-staliniens qui signent dans *Nach Sovremennik* et *Sovietskaïa Rossia*, on utilise sans précautions les étiquettes gauche/droite. Ce clivage est beaucoup trop tranché: il cristallise des querelles de personnes et des ambitions contradictoires en tendances rigidement constituées alors que la réalité se décompose en oppositions plus sourdes, plus atomisées et plus fluctuantes.

Face à toutes les crises qui ont jalonné la période de la *perestroïka*, Gorbatchev a réagi, en général, en demandant plus de pouvoirs. Sous les applaudissements de ses laudateurs occidentaux qui y voyaient la marque de son talent, il les a à chaque fois obtenus. Cependant, ces nouvelles prérogatives ne pouvaient remplacer un programme concret susceptible d'aplanir les difficultés de même que l'omnipotence ne peut pallier l'absence d'autorité.

Lors de sa dernière entrevue en tant que président avec les journalistes soviétiques à Moscou, Gorbatchev atteint le paroxysme de la phraséologie⁷². Singulier monologue fait de phrases inachevées, de répétitions interminables, semé d'anaphores et d'incidentes, ponctué d'interjections et d'exclamations. A son auditoire désireux de connaître ses projets, il ne propose que son goût du prolixe et des circonlocutions, un prodigieux

70 Lettre de V. Rykalov, 26 juin 1991. Correspondance personnelle.

71 *Pravda*, 13 décembre 1991, propos de Gorbatchev.

72 *Pravda*, 13 décembre 1991.

gaspillage de vocabulaire. Les griefs, il les adresse à ceux qui ne lui ont pas témoigné le respect dû à «son rang, à ses convictions, à sa morale», notamment le président ukrainien Leonid Kravtchouk; sa crainte et son obsession, c'est la conservation de l'Etat. «Nous sommes en train de détruire l'Etat alors qu'il faut le réformer. Nous sommes en train de découper le pays en tranches comme un gâteau et de placer une bombe qui tôt ou tard fera exploser la société.»⁷³ Cédant à son égotisme volubile, il met en garde contre la catastrophe qui menace, du fait de sa démission imminente.

La logocratie est inhérente au pouvoir: loin de former un outillage neutre, les mots contiennent la structure de la pensée. Ils n'émanent pas du hasard, d'un coup de dés. Le choix, l'assemblage et la distribution des concepts tiennent au genre d'organisation de l'individu, à sa manière d'être, à une certaine disposition de l'existence; ils constituent le style. *Oratio vultus animi est*, dit Sénèque.

Le style est le visage de l'âme; l'intelligence la matrice de la parole. Toute personnalité suppose une fidélité à soi-même, une unité et une rigueur dans le dire. Le style de Gorbatchev est défectueux; sa langue dépourvue de volume souffre de redondance et d'indigence explicative. La vision manque de clarté; l'éloquence y est creuse, les images faibles⁷⁴, les poncifs et les approximations innombrables.

Il ne suffit pas de parler pour convaincre, de manœuvrer pour durer, de louvoyer pour diriger: toute modernisation suppose la capacité de mobiliser par la clarté du message. L'action suppose que l'intelligence ordonne les éléments; qu'elle en répartisse l'exécution dans le temps et dans l'espace; qu'elle range dans un cadre cohérent les forces complexes avec leurs propriétés et leurs servitudes. Au sein de la fluidité et de l'imprévisibilité des circonstances, l'action exige l'effort combiné de la méthode et de l'intuition au service d'objectifs rigoureusement définis.

«Gorbatchev est un phénomène»⁷⁵; en effet, l'une des composantes de son «énergie» appartient au domaine du paraître et s'inscrit sur un registre ostentatoire. Inapte à décider, il se donne trop souvent, par l'agitation, l'illusion de l'activité et consume en interventions subalternes son désir de créer l'événement et d'influer sur le cours des choses. L'action demeure noyée dans la confusion.

Sur la scène politique, la renommée se mesure moins au prestige et au

⁷³ *Pravda*, 13 décembre 1991.

⁷⁴ «Le chenal spirituel de la perestroïka est principalement tracé par ceux à qui elle tient à cœur et qui comprennent que la réussite conduit notre vaisseau national dans les eaux pures et larges du renouveau.» M. Gorbatchev, *Accroître le potentiel intellectuel de la perestroïka*, Moscou, Novosti, 6 janvier 1989, p. 23.

⁷⁵ D. Murarka: *op. cit.*, p. 9.

charisme qu'à l'étendue des réalisations. L'incantation n'a jamais pallié le flou des projets. C'est plutôt la sobriété du discours qui accentue le relief de l'attitude.

«Si les Noms sont incorrects, on ne peut tenir de discours cohérents. Si le langage est incohérent, les affaires d'Etat ne peuvent se régler.»⁷⁶ Dans la tradition confucéenne, les Noms ont la valeur de signes linguistiques et de symboles politiques et moraux. Le Nom est investi d'un pouvoir, d'une efficacité politique au sens le plus large du terme.

76 Propos de Confucius, in *Entretiens de Confucius*, Paris, Seuil, 1981, p. 103.